

## Trêve de galanterie

Martin Gagnon

Numéro 89, printemps 2001

Les gars

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14647ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, M. (2001). Trêve de galanterie. *Moebius*, (89), 37–39.

MARTIN GAGNON

*Trêve de galanterie*

1. Je ne sais où s'arrête le féminin. J'ai cependant de ma queue et des limites qu'elle enfonce parfois une conscience qui frise la limpidité d'un théorème.

(Je m'en tiens à une stricte explicitation de l'implicite. La vulgarité à laquelle je me destine n'a d'autre but que de porter à son maximum de clarté le caractère foncièrement profane de la voix opposée en ce lieu à toutes les mystifications discursives qui découlent d'une absolutisation de la différence sexuelle. Non que je récuse cette différence, seulement je tiens qu'il n'est pas de tâche plus urgente que d'en remarquer l'origine boueuse et ainsi de reconduire à la Chair, comme à son milieu formateur le plus propre, la scission secondaire – et hautement rhétorisable – de la vulve et du phallus.)

2. J'entends par «féminin» la communication indirecte de ce qui se tient derrière. Au féminin s'oppose, non pas le mâle, mais cette sobriété de l'esprit qui consiste à faire valoir qu'il n'y a rien derrière, sinon le derrière lui-même.

3. L'écriture au féminin est le malentendu littéraire par excellence: aspirant à l'évocation dolorissime de ce qui se tient *derrière*, cette écriture aboutit dans les faits à une spectaculaire dilatation de ce qui se tient devant, à savoir la vulve.

3.1 À terme, ce processus de dilatation pave la voie à toutes les équations qui consacrent le recul infini de la vulve vers l'abîme, quand ce n'est sa déliquescence aux limites de l'être (c'est-à-dire au fait qu'il y a quelque chose plutôt que rien). De toutes ces équations, la plus virulente est celle qui égale la vulve à l'épiphanie de l'*Autre*.

3.1.1 Cette prétention du féminin à l'extrême altérité de son lieu est le degré zéro de toute intelligibilité et de toute poésie. Plus exactement, elle est le point en lequel se parachève la métamorphose de la femme seule et nue en cocotte lacanienne (austère ou enthousiaste, c'est selon).

(Je dois avouer que dans l'optique du mâle abruti, profane et triplement exclu que je suis chaque fois moi-même lorsque je feuillette n'importe quel numéro de la revue *Arcade*, l'apparition de l'Autre coïncide avec une annulation on ne peut plus radicale de toute possibilité d'érection.)

3.1.2 L'Autre ne se lèche pas, ne s'enconne pas; il ne se laisse pas davantage enculer. Jamais l'Autre ne sent le filet de sole ou ne se masturbe afin de précipiter l'avènement de la jouissance. En tant que le signifiant qui toujours manque à sa place, l'Autre apparaît comme l'Insignifiant pur et simple.

(Les vestales me disent que je suis un mufle. Pourtant, je voudrais comprendre. Prêtresses autoproclamées de je ne sais quelle invagination du discours, elles congédient d'office l'odieuse virilité du langage que je leur oppose. Mais quoique je ne saisisse pas très bien la signification ultime de leur prédication, je demeure cependant convaincu d'une chose: elles ne savent pas beaucoup plus que moi de quoi il retourne *au juste*. La vérité ici se mesure à la confusion incantatoire du militantisme et de la gynécologie. Dès lors, qu'on me hurle à la tête ma différence ou qu'on me reconduise à la mysorigine de tout langage et de tout concept, je réponds que la castration de l'intelligible ne suffit pas à magnifier le Mystère dont je suis exclu.)

4. L'Insignifiant marque la nullité de l'utopie qu'est le féminin tel qu'en lui-même il se pense, se dit, s'écrit et, à la fin, s'anéantit comme seul peut s'anéantir ce qui, littéralement, n'a pas *lieu d'être*.

4.1 «Seules, deux ou trois utopies me suffisent pour le moment.» (Denise Desautels) *Ce moment* a-t-il jamais eu lieu? L'utopie ne se présuppose-t-elle pas jusqu'à la lisière de l'instant où elle se nomme?

4.2 L'utopie du féminin se reconnaît à l'énoncé de certaines convictions qui se démarquent, tant par

l'absence flagrante de sens historique qu'elles manifestent que par l'aveuglement absolu dont le féminin fait preuve à son propre égard lorsqu'il les énonce. Entre toutes, je retiens celle-ci: «Vous [mes sœurs] vous emparerez du monde non pour exercer le pouvoir, mais pour le rendre plus humain.» (Donatella Bisutti) Ne croirait-on pas entendre Robespierre ou Lénine? Chose certaine, l'observation de n'importe quel match féminin de water-polo suffit à invalider sur-le-champ cet oracle de Donatella.

(Mon infamie ne m'échappe pas. Je dis que l'écriture au féminin n'est qu'une variante de la mauvaise foi. Mais cette variante a ceci de particulier que le signalement du féminin sur le plan de la différence génitale est constamment nié, transcendé par le féminin lui-même au profit d'une eschatologie de la différence absolue: le féminin se réserve la part du Grand Soir, de la Paix, du Tout Autre, et abandonne le mâle à l'abrutissement de l'histoire, de la violence et de l'éternel retour du même... Partage de l'être dont le mâle ne s'accommodera, le cas échéant, qu'en vertu d'un vieux réflexe de galanterie dont il n'est peut-être pas souhaitable qu'il se défasse.)

5. Trêve de galanterie. La vulve n'est pas un abîme, et l'écriture au féminin non plus.